et à la vie de Maximilien ; Porfirio Diaz, en se montrant le meilleur général de la république, dont il est devenu le président ; Negrete, en abandonnant, pour combattre l'invasion, le parti conservateur, dont il avait été un des plus fermes soutiens, et en repoussant, le 5 mai 1862, l'assaut donné au fort de Guadalupe. Zaragoza plaça au centre, pour défendre le plateau del Presidio, la brigade Arteaga, à gauche, une des brigades du général Negrete, à droite, la brigade Escobedo, en réserve, la 2e brigade de Negrete, plus en arrière encore, en deçà du Puente-Colorado, la brigade de Porfirio Diaz avec une batterie de six pièces. Le général de Lorencez, décidé à enlever la position le jour même, lança en avant le chef d'état-major, colonel Valazé, avec un peloton de chasseurs d'Afrique et le bataillon de chasseurs à pied, qui déposa ses sacs à terre et prit le pas gymnastique. Le grand convoi et les bagages restèrent à la garde du régiment d'infanterie de marine et des fusiliers marins réunis sous les ordres du colonel Hennique. Le 2e zouaves et le 99e de ligne se tinrent prêts à soutenir le 1er bataillon de chasseurs. Les troupes s'étaient élancées avec trop d'ardeur pour que l'artillerie pût intervenir en préparant l'attaque par son tir. Placée, comme nous l'avons vu, à la queue de la colonne, elle ne put, sur ces pentes rapides, gagner la tête, d'autant qu'elle avait perdu beaucoup de chevaux pendant la traversée, et qu'elle avait dû les remplacer par des mulets, qui n'avaient pas la vigueur nécessaire pour traîner le gros matériel (1).

Le premier effort du commandant Mangin, chef du 1er bataillon de chasseurs, se porta sur le contrefort situé à droite et occupé par une batterie mexicaine qui enfilait la route. Deux compagnies se lancèrent sur le contrefort, tandis qu'une troisième compagnie, bientôt renforcée par une quatrième, gravissait avec peine les pentes à gauche de la route. Le général avait envoyé au commandant Mangin l'escadron de chasseurs d'Afrique pour qu'il s'en servît à sa guise, mais les Mexicains avaient démasqué leurs batteries, et leurs boulets fouillaient le terrain autour des colonnes d'assaut avec une précision dangereuse. Le commandant Mangin fit abriter

(1) La 1re batterie du 9e régiment d'artillerie avait, sur un effectif de 145 chevaux, perdu 52 chevaux, de Cherbourg à Mexico.

MAXIMILIEN

l'escadron derrière un pli du terrain, et continua de s'avancer avec ses chasseurs à pied à droite et à gauche de la route. Une compagnie de zouaves, qui était de grand'garde, s'était jointe aux deux compagnies de gauche. Enfin les deux dernières compagnies de chasseurs s'avançaient sur la route en marchant droit sur le plateau d'el Presidio.

Le général de Lorencez, convaincu que la position était trop forte pour être enlevée par un seul bataillon, accourut à la tête du 2e régiment de zouaves. La chaleur était accablante (plus de 40°), les zouaves posèrent les sacs à terre : le colonel Gambier mena trois compagnies au secours de la gauche ; deux autres appuyèrent l'attaque du centre sur el Presidio ; les trois dernières compagnies de zouaves, sous les ordres du commandant Morand, suivirent le mouvement. Devant l'élan irrésistible de ces quinze compagnies de chasseurs et de zouaves, l'ennemi, se voyant tourné sur sa droite, lâcha pied ; le fanion du 1er bataillon de chasseurs flotta sur les ruines d'el Presidio. Les zouaves continuèrent leur marche victorieuse et atteignirent le col en contournant les crêtes de gauche. Zaragoza se retira de l'autre côté du Puente-Colorado, où s'arrêta le commandant Morand, qui n'avait cessé de suivre la route.

Il était alors cinq heures. Le 99e de ligne, qui avait gravi la cumbre sac au dos, occupa le col de manière à surveiller tous les mouvements de l'ennemi. La cavalerie, l'artillerie et les marins vinrent se joindre à ce régiment. L'infanterie de marine resta seule à la garde du convoi. Les zouaves et les chasseurs à pied revinrent à Acultzingo, où ils avaient laissé leurs sacs, afin d'y faire la soupe et d'y passer la nuit.

Cette brillante victoire coûta à la petite armée du général de Lorencez deux hommes disparus et trente-deux blessés, dont quatre officiers ; l'ennemi avait fait des pertes sensibles ; il avait laissé entre nos mains deux canons et plusieurs prisonniers. L'effet moral était grand ; l'entrain avec lequel les troupes françaises avaient enlevé des positions réputées inexpugnables fit une vive impression sur les Mexicains. Mais donnant, dès le début de leur lutte contre nous, une preuve de cette patience qui devait à la longue avoir raison de notre supériorité militaire, ils s'appliquèrent à défendre énergiquement Puebla. De son côté, sous l'influence de M. de Saligny

et des réfugiés mexicains, le général de Lorencez conservait encore toutes ses illusions. Il pensait trouver à Puebla les troupes amenées par Marquez et les autres généraux conservateurs; il croyait, comme il le dit lui-même, entrer dans cette ville sous une pluie de fleurs, au milieu des cris d'enthousiasme de la population.

Le 29 avril au matin, la colonne se remit en marche pour franchir les Petites-Cumbres, où elle ne rencontra aucune résistance, Zaragoza se repliant sur Puebla, sous la protection de quelques centaines de cavaliers qui surveillaient les mouvements de l'armée française. On arriva dans la journée à la Cañada, après avoir gravi, pour atteindre le sommet des Petites-Cumbres, une route formant quinze lacets sur une pente très raide, mais qui est loin de présenter les mêmes difficultés que celle des Grandes-Cumbres. On était parvenu dès lors sur le plateau d'Anahuac, à l'altitude de 2,200 mètres, et la nature du pays était avantageusement changée.

La vallée de Puebla, où se trouvait l'armée française, limitée à l'ouest par la chaîne volcanique qui la sépare de la vallée de Mexico, est peuplée de nombreux villages et de riches haciendas. Les hautes montagnes sont constamment couvertes de neige, dont la fonte régulière alimente une foule de ruisseaux et de canaux artificiels, entretenant dans l'atmosphère une fraîcheur bienfaisante. Au moment où la colonne atteignit le petit village de la Cañada, éclatait un orage épouvantable marqué par des coups de tonnerre incessants et des éclairs d'une prodigieuse intensité. L'installation du bivouac fut pénible, mais l'orage fut aussi court que violent, et bientôt un soleil ardent vint sécher les hommes et leurs effets. Depuis lors il y eut presque journellement des tempêtes semblables, éclatant le plus souvent après l'arrivée au bivouac, comme pour rafraîchir l'air et abattre la poussière.

Le général de Lorencez séjourna à la Cañada pendant la journée du 30 avril, pour donner au convoi le temps de rejoindre. Le village était abandonné, mais les cases des Indiens étaient toutes soigneusement fermées ; nos soldats les crurent occupées et y pénétrèrent de force: ils y trouvèrent une grande quantité de porcs, auxquels ils donnèrent la chasse, malgré la défense de l'autorité militaire. L'état sanitaire de la colonne se ressentit du succès de cette chasse, et les médecins

eurent à signaler dès le lendemain d'assez nombreux cas de dysenterie.

A San-Agostino-de-Palmar, grand et riche village de 2,500 habitants, où les troupes bivouaquèrent le 1er mai, le général de Lorencez apprit, sans renoncer à ses espérances de facile succès, que Zaragoza disposait, pour la défense de Puebla, d'au moins 12,000 hommes. La route, en terrain plat et sablonneux, était bordée à droite et à gauche de poivriers du Pérou. Le 2, on se rapprocha des montagnes et on atteignit, par une étape de vingt kilomètres, la petite ville de Quecholac, bâtie en pierre, peuplée de 2,000 habitants et abondamment pourvue d'eau par des canaux de distribution qu'alimente une source située dans le haut de la ville. De là une étape de trente kilomètres aurait conduit l'armée à Amozoc, où l'on comptait prendre les dispositions nécessaires pour l'entrée dans Puebla; mais, afin d'éviter une journée de marche aussi longue, on quitta la route principale pour aller bivouaquer à Tepeaca, où s'élevait encore une petite tour octogonale construite, dit-on, par Fernand Cortez, et où l'ancien couvent de Saint-François a servi souvent de refuge aux bandes de pillards qui infestent le pays. Enfin, après avoir rejoint la route principale, la colonne arriva, le 4 mai, à Amozoc, petite ville de 2,500 âmes, dont les maisons en pierre sont construites en terrasse, à quinze kilomètres seulement de Puebla. On n'y trouva aucune nouvelle des troupes de Marquez et des autres chefs opposés au gouvernement de Juarès. Il fallait cependant prendre un parti.

« Du haut de la colline de Guadalupe qui la domine, dit un voyageur qui visita le Mexique en 1858 et 1859, la ville de Puebla de los Angeles étale, orgueilleuse, le panorama de ses quatre-vingts églises et de ses innombrables clochers. La cathédrale, immense édifice d'un style noble et sévère, le dispute en magnificence à celle de Mexico. De magnifiques maisons, aux corniches énormes, plaquées de faïences aux mille couleurs, témoignent de la richesse des habitants. Les deux forts de *Loreto* et de *Guadalupe* défendent et dominent Puebla, centre d'action du parti conservateur (1). »

Puebla était la seconde ville du Mexique par sa population

(1) Désiré Charnay, *Le Mexique.*

de 75 à 80,000 âmes. Ses rues, longues et régulières, se coupent à angle droit. On y comptait plus de soixante églises et une vingtaine de couvents des deux sexes.

La ville est dominée au sud-est par les deux hauteurs de *Guadalupe* et de *Loreto*. Le relief du Cerro de Guadalupe au-dessus de la plaine environnante est de cent deux mètres : les pentes en sont très abruptes. Au sommet se trouvait un couvent, qui avait été, au mois d'avril 1862, solidement fortifié par les ingénieurs mexicains. La hauteur de Loreto, à cinquante mètres en contre-bas de celle de Guadalupe, est située à l'extrémité d'une arête longue de douze cents mètres environ. Elle était occupée par un petit fort que le couvent de Guadalupe masquait du côté de la route d'Orizaba; à l'autre extrémité de la ville, et près de la porte ou *Garita* de Mexico, se trouve la hauteur de San-Juan : les abords de Puebla sont beaucoup plus faciles de ce côté qu'en arrivant par l'est. Il est bon d'ajouter qu'au mois d'avril 1862, les Mexicains, reliant entre eux les couvents situés à l'intérieur de Puebla par une série de barricades et de communications couvertes, en avaient fait un réduit central présentant toute garantie pour une défense opiniâtre, les murs épais et solides de ces couvents étant à l'épreuve du canon, comme le démontra plus tard l'expérience du siège de 1863.

Une sorte de conseil de guerre fut tenu à Amozoc dans la soirée du 4 mai : on prétend que M. de Saligny assista à ce conseil, ainsi que le général Almonte et don Haro y Tamaris. On raconte aussi qu'un ingénieur mexicain y fut présenté au général de Lorencez et lui donna des détails circonstanciés sur les défenses de Puebla. Suivant cet ingénieur, les fortifications de Guadalupe et de Loreto étaient, du côté opposé à la ville, d'un abord extrêmement difficile, donnant très peu de prise à l'artillerie; l'expérience avait appris, d'ailleurs, que le côté faible de Puebla se trouvait à l'opposé, c'est-à-dire du côté de Mexico, l'artillerie de Guadalupe et de Loreto n'ayant aucune action sur une attaque dirigée de ce côté. Les commandants de l'artillerie et du génie soutinrent, au contraire, qu'il fallait attaquer Guadalupe et Loreto, parce que la prise de possession de ces hauteurs ferait tomber toutes les défenses intérieures de Puebla, tandis que la marche de flanc qu'il faudrait exécuter pour tourner la ville en cherchant à

l'aborder par le côté ouest présenterait de graves dangers. Il fut décidé, en conséquence, que le lendemain matin on se porterait sur Guadalupe, et qu'après une reconnaissance sommaire de la position, on y donnerait l'assaut.

Dès la petite pointe du jour, le 5 mai, les colonnes étaient massées, attendant le signal de la marche. Les pressentiments plus ou moins fâcheux étaient alors oubliés, et l'approche du combat donnait à toutes les physionomies un air de fête. Il était neuf heures et demie, lorsque l'avant-garde, suivie de toutes les troupes, après avoir franchi plusieurs barrancas, parvint à l'hacienda de Alamos.... Un escadron, commandé par Lopez, celui-là même dont la trahison devait plus tard précipiter le dénouement du drame du Mexique, vint se joindre aux quelques cavaliers qui accompagnaient Almonte et les autres réfugiés. Le colonel Valazé partit pour reconnaître le terrain en avant de Guadalupe; don Haro y Tamaris, qui avait, à deux reprises différentes, attaqué et défendu Puebla, crut devoir alors intervenir pour recommander encore l'attaque par le côté ouest. « Jamais, dit-il, la place n'a été prise du côté de Guadalupe. » Mais le chef d'état-major, revenant d'une reconnaissance trop rapide pour pouvoir rien prouver, écarta assez rudement le donneur de conseils en renvoyant tous les réfugiés mexicains aux bagages, où leur place était marquée, et les troupes reçurent l'ordre de s'ébranler.

Il fallait traverser une barranca profonde, aux bords très escarpés : les sapeurs du génie avaient établi sur ses pentes des rampes praticables à l'artillerie. La batterie du 9e régiment, et les quatre pièces de l'artillerie de marine se portèrent en avant, encadrées par deux bataillons de zouaves, qui les soutenaient à droite et à gauche. Après avoir traversé le ravin, la ligne ainsi formée appuya à droite pour aborder la hauteur par le côté le moins rapide : elle était suivie par le bataillon de fusiliers marins avec la batterie de montagne. Un bataillon d'infanterie de marine formait la réserve. Le bataillon de chasseurs à pied était déployé en bataille à la gauche, faisant face au corps mexicain qui occupait la plaine. Le 99e et le reste de l'infanterie de marine restaient pour garder le convoi en arrière de la garita d'Amozoc. L'escadron de chasseurs d'Afrique était chargé d'éclairer les flancs

et les derrieres de la ligne. L'ambulance était installée derrière une maison en ruine; l'ambulance légère fut transportée à quinze cents mètres en avant, dans la grande ferme de la Rementaria.

Cependant le général Zaragoza, disposant de 12,000 hommes environ, s'était contenté de placer sur la hauteur de Guadalupe la brigade Negrete. Voyant l'attaque se dessiner, il envoya, pour soutenir cette brigade, celle de Berriozabal, et rangea derrière le fort de Loreto un corps de cavalerie sous les ordres du général Alvarez, destiné à charger sur la droite des colonnes d'attaque. Il prit lui-même position dans la plaine avec le gros de ses troupes, la gauche appuyée à la hauteur de Guadalupe, la droite dans le faubourg de los Remedios, le reste de la cavalerie à l'extrême droite.

Arrivée à hauteur de la position qui lui a été indiquée par le chef d'état-major, l'artillerie française, par un à gauche, se met en batterie en face de Guadalupe : les deux bataillons de zouaves se déploient à sa droite et à sa gauche et attendent, l'arme au pied, que le canon leur ait ouvert une brèche. La distance est de deux mille quatre cents mètres, le capitaine commandant la batterie du 9e croit devoir faire observer qu'à cette distance les obus ne produiraient pas grand effet. On lui répond, toujours d'après les renseignements erronés qui ont été fournis au général de Lorencez, que l'ennemi n'a pas de munitions et que le succès de l'attaque ne peut manquer d'être prochain. Le feu commence donc, le tir est juste : l'ennemi riposte avec violence et ne fait aucun mal à nos batteries, mais celles-ci, comme il était facile de le prévoir, ne produisent qu'un effet nul sur la fortification. Le général de Lorencez ordonne alors à l'artillerie de se rapprocher des forts : mais à mesure qu'on s'avance, le tir devient de plus en plus incertain, parce que la disposition du terrain dérobe le but à la vue des pointeurs. Un nouveau ravin empêche d'ailleurs les pièces d'avancer, et après un tir de cinq quarts d'heure, pendant lesquels on s'est livré à une consommation inutile de munitions, il faut faire cesser le feu et recourir à une attaque de vive force, dernière et unique chance de succès.

Le général de Lorencez se porte au galop devant ses troupes et les forme sur deux colonnes, l'une à droite, composée, sous les ordres du commandant Morand, du 1er bataillon de

zouaves, du bataillon d'infanterie de marine et des fusiliers marins; l'autre à gauche, sous les ordres du commandant Cousin, comprenant le 2e bataillon de zouaves et quatre compagnies du 1er bataillon de chasseurs. Deux compagnies seulement de ce dernier bataillon restent dans la plaine, en face des troupes que commande Zaragoza. Chacune des colonnes d'assaut est accompagnée d'un détachement de 20 sapeurs du génie, portant, pour tout moyen d'escalade, une planche garnie d'échelons cloués. Au signal donné, les chasseurs à pied et les zouaves du commandant Cousin s'élancent, franchissant un profond ravin qui se présente à l'improviste devant eux, mais leur élan vient se briser devant le réduit de la fortification. Le clairon Roblet plante le fanion des chasseurs sur le parapet et sonne la charge, le drapeau du 2e zouaves est planté sur le rebord de la contrescarpe. Le sous-lieutenant Caron décharge les six coups de son revolver sur les canonniers ennemis; une balle blesse mortellement le porte-drapeau : un sous-officier le remplace et tombe à son tour; un vieux zouave saisit le drapeau et le brandit au-dessus de sa tête d'un air de défi. Atteint lui aussi, il roule en bas du talus, enveloppé dans les plis du drapeau.

Devant une attaque aussi énergique, les Mexicains commencent à faiblir : le général Negrete, payant de sa personne, se met à leur tête et les ramène sur le réduit, où Zaragoza envoie des troupes pour les soutenir. Malgré tous leurs efforts les soldats du commandant Cousin ne peuvent venir à bout de cette résistance : trois fois ils reviennent à la charge et trois fois ils sont repoussés. Le clairon Roblet reste sur le parapet, tenant toujours le fanion des chasseurs et continuant de sonner la charge; mais il lui faut enfin se retirer avec les derniers chasseurs.

Pendant ce temps, le 1er bataillon de zouaves, conduit par le commandant Morand, était accueilli par la vive fusillade de cinq bataillons déployés entre Guadalupe et Loreto; l'infanterie de marine, les fusiliers marins cherchent à appuyer les zouaves et se maintiennent avec eux sur le revers des pentes. Tout à coup, la cavalerie mexicaine d'Alvarez se jette sur eux et les force à reculer, en même temps que l'artillerie de Loreto, subitement démasquée, les prenait en flanc.

Le général de Lorencez, se rapprochant des forts, était venu

se placer sur un tertre d'où il suivait parfaitement toutes les péripéties de l'action. La vue de son fanion et de son état-major attire sur ce groupe le feu des batteries mexicaines. Déjà le capitaine Hartung, adjoint au commandant de l'artillerie, avait eu la figure rasée de si près par un boulet que sa barbe fut roussie, sa peau légèrement brûlée et son képi enlevé. Un autre boulet arrive, ricoche, enlève de cheval le sous-intendant Raoul, qui retombe à terre expirant. L'abbé de Montferrand, aumônier de la colonne, le voyant tomber, accourt au galop, met pied à terre, soulève le mourant et le bénit. « Touchant spectacle, dit le prince Bibesco, que celui de cette calme et sereine bénédiction du prêtre au milieu de la mort qui l'environne. »

Pendant que le commandant du 1er bataillon de chasseurs marchait à l'assaut avec quatre de ses compagnies, les deux autres restaient dans la plaine, en face du gros de l'armée mexicaine. Tout à coup quatorze ou quinze cents cavaliers fondent sur elles au galop et les enveloppent. Sans perdre leur sang-froid, ces deux compagnies forment le carré et opposent à la cavalerie ennemie la pointe de leurs baïonnettes. Le général de Lorencez envoie le colonel Lhériller à leur secours avec un bataillon du 99e, qui accourt au pas de course, mais sans avoir à combattre, la cavalerie mexicaine ayant tourné bride, et Zaragoza ne jugeant pas à propos de la soutenir avec le gros de son armée.

« Ces deux compagnies, dit le général de Lorencez dans son rapport, firent une défense telle, que je ne savais qui admirer le plus, ou de ceux qui marchaient sous le feu de Guadalupe, ou des chasseurs qui, sans s'étonner du nombre des ennemis qui les entouraient, se ralliaient avec le plus grand calme et tuaient ou dispersaient les cavaliers qui se précipitaient sur eux. » Il restait encore sous la main du général de Lorencez deux compagnies de zouaves, sa dernière réserve, qu'il se préparait à lancer contre Guadalupe, lorsque tout à coup éclata un violent orage, accompagné d'une forte grêle : le terrain devint si glissant, que les hommes pouvaient à peine tenir debout. Il fallut se résigner à ordonner la retraite ; les bataillons d'infanterie, ralliés au pied des hauteurs, reprirent leurs sacs, qu'ils avaient déposés à terre pour donner l'assaut ; l'ennemi, surpris lui-même de son succès, se garda

bien de troubler le mouvement de retraite, les blessés furent évacués sur la ferme de Alamos, et lorsque cette opération fut terminée, l'armée se replia lentement sur le même point ; le bivouac y était installé à neuf heures du soir.

Une pareille journée n'avait pu se passer sans pertes sensibles : elles s'élevaient, pour l'armée française, à 15 officiers et 35 hommes tués, 1 officier et 127 hommes restés aux mains de l'ennemi, 19 officiers et 285 hommes blessés, soit en tout 35 officiers et 447 hommes.

Ces chiffres se répartissaient ainsi qu'il suit entre les divers corps :

Etat-major,	1	officier.		
1er bataillon de chasseurs,	9	—	99	soldats.
99e de ligne,	1	—	2	—
2e zouaves,	12	—	208	—
Fusiliers marins,	7	—	41	—
Infanterie de marine,	5	—	89	—
Artillerie,	»	—	5	—
Génie,	»	—	3	—

Totaux, 447 + 35 = 482 hommes.

L'armée avait fait une perte des plus sensibles dans la personne du sous-intendant Raoul : l'excellente impulsion qu'il avait donnée aux services administratifs lui survécut, grâce au dévouement du sous-intendant Gaffiot, qui lui succéda.

D'après le rapport du général Zaragoza, les Mexicains auraient eu 83 hommes tués, 132 blessés et 12 disparus, mais ces chiffres sont évidemment trop faibles. On estimait dans Puebla la perte des libéraux à 140 morts et 240 blessés. Les rapports ennemis accusaient l'orgueil de la victoire. « Les armes nationales, écrivait Zaragoza au ministre de la guerre, se sont couvertes de gloire. A cet effet je peux affirmer avec orgueil que l'armée mexicaine n'a pas une seule fois tourné le dos à l'ennemi, durant la longue lutte qu'elle a eu à soutenir. » De son côté, le général Berriozabal disait dans un ordre du jour adressé à sa brigade : « Les aigles françaises ont traversé les mers pour venir déposer au pied du drapeau mexicain leurs lauriers de Sébastopol, de Magenta, de Solférino. Vous avez combattu les premiers soldats de l'époque, et vous êtes les premiers qui les ayez vaincus. »

Tant que les colonnes françaises furent en vue et à portée,

les batteries des forts les saluèrent de leurs projectiles, mais les Mexicains demeurèrent si bien enfermés dans leurs lignes, que deux officiers de l'état-major français, accompagnés de deux chasseurs d'Afrique et deux trompettes, et chargés de diriger les troupes dans leur retraite, ne craignirent pas de rester, une fois la nuit tombée, seuls à proximité de Guadalupe, et de faire sonner la marche du régiment d'infanterie de marine, pour rallier ce régiment qu'on croyait égaré. A cette sonnerie, les Mexicains, pénétrés d'effroi, crurent à un retour offensif et à une attaque de nuit qu'ils se préparèrent à repousser.

En se retirant, le 5 mai, sur le bivouac de Alamos, le général de Lorencez n'avait pas renoncé à l'espoir de recommencer la lutte le lendemain, mais la réflexion ne tarda pas à le convaincre de l'impossibilité de réaliser ce projet, et à lui montrer combien il eût été imprudent de jouer, pour ainsi dire sur un coup de force, à cette distance de la côte, l'existence même de sa petite armée. Il resta pendant deux jours en face et à trois kilomètres de Puebla, sur les hauteurs d'Amalucan, comme pour porter aux Mexicains un défi que ceux-ci se gardèrent bien de relever, en même temps que pour attendre les troupes auxiliaires de Marquez, dont M. de Saligny et le général Almonte persistaient à lui annoncer la prochaine arrivée. Mais Marquez ne se montra pas, et Zaragoza se borna à envoyer, le 7 mai, une colonne de cavalerie reconnaître le camp des zouaves, qui la reçurent si bien, qu'elle prit la fuite en laissant plusieurs morts sur le terrain et ne reparut plus.

Le 8 mai au soir, le général de Lorencez se replia sur Amozoc, et y passa encore les journées du 9 et du 10. C'est seulement le 10 au soir, après avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour la réorganisation de la colonne, qu'il donna l'ordre de partir le 12 au matin, pour rejoindre Orizaba par la route déjà suivie.

Quelque glorieux qu'il fût, l'échec éprouvé devant Puebla n'en était pas moins rude pour le général, dont les illusions avaient été brusquement détruites. Zaragoza, dans le rapport dont nous avons déjà cité un extrait, après avoir rendu justice à la valeur déployée par les troupes françaises, prétend que les dispositions de leur chef furent défectueuses. En portant ce jugement, il fait sans doute allusion à l'opinion généralement exprimée par les Mexicains, que la ville de Puebla est imprenable si on ne l'attaque pas du côté de Mexico. Les opérations du général de Lorencez ont été critiquées à un autre point de vue; on lui a reproché l'usage inutile qu'il fit de son artillerie. L'empereur Napoléon III, écrivant au général Forey, lui disait, le 3 juillet 1862 : « Partout où l'on n'a pas à lutter contre des obstacles matériels, on peut hasarder des coups de main; partout, au contraire, où se rencontrent des fortifications, il faut agir avec la circonspection la plus grande. Un coup de canon au Mexique est cent fois plus précieux qu'en France. Ce que je blâme absolument dans la dernière affaire de Puebla, c'est d'avoir dépensé mille coups de canon dans une position et à une distance où l'artillerie ne pouvait faire aucun effet. »

Ces observations sont parfaitement justes, mais s'il était facile de dire ce que n'aurait pas dû faire le général de Lorencez, il était beaucoup plus difficile de dire ce qu'il aurait dû faire. La faute capitale, d'où découlèrent tous les événements, consistait à envoyer une poignée d'hommes pour avoir raison de toute une nation, en ajoutant foi aux assurances suspectes ou intéressées de diplomates et de réfugiés, qui jugeaient la question trop au point de vue de leurs passions et de leurs intérêts personnels.

La confiance absolue que le général de Lorencez avait témoignée à MM. de Saligny et Almonte fit place, après l'échec de Puebla, qu'il leur attribua tout entier, à l'éloignement, et il rompit complètement avec eux. Rentré à Orizaba, il adressa à ses troupes un ordre du jour dont le début semblait écrit tout exprès pour leur notifier cette rupture. « Soldats et marins, disait-il, votre marche sur Mexico a été arrêtée par des obstacles matériels auxquels vous aviez été loin de vous attendre d'après les renseignements qui vous avaient été donnés. On vous avait répété cent fois que la ville de Puebla vous appelait de tous ses vœux et que la population se presserait sur vos pas pour vous couvrir de fleurs. C'est avec la confiance inspirée par ces assurances trompeuses que nous nous sommes présentés devant Puebla. »

Quoi qu'il en fût des sentiments éprouvés par le général de Lorencez, il fit preuve du caractère le plus noble et le plus